

Bulletin d'histoire politique

La littérature française et 1837-1838

Georges Aubin



Volume 6, numéro 1, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063297ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063297ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Aubin, G. (1997). Compte rendu de [La littérature française et 1837-1838]. *Bulletin d'histoire politique*, 6(1), 112–117. <https://doi.org/10.7202/1063297ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Cronique
des patriotes
de 1837-1838

**La littérature
française et 1837-1838**

•••

Georges Aubin
chercheur en histoire des Patriotes

*Ce n'est pas en vain que des patriotes
versent leur sang pour recouvrer leurs droits.
Que cela ne soit jamais oublié de tout pays
à qui incombe le devoir de reconquérir
son indépendance.*

Jules Verne, *Famille-Sans-Nom*

En 1968, Réédition-Québec sort de l'oubli un tout petit roman, écrit en 1841, dont l'action se situe à l'époque de l'insurrection de 1837. En effet, *Le Rebelle*, du baron Philippe-Régis-Denis de Keredern (1816-1897), surnommé le baron Régis de Trobriand, a été écrit à la suite d'un voyage de son auteur en sol bas-canadien, en 1839-1840. C'est une histoire emberlificotée, mélodramatique à souhait, remplie de dialogues grandiloquents. On dirait un polar écrit au XVIII^e.

Mais cet opuscule de 38 pages, écrit par un Français, mérite d'être lu par tous les Québécois trente-septards. L'auteur, manifestement, a lu l'*Histoire du Canada* de Charlevoix, car il en cite un extrait: «Le Canada a eu plus de noblesse ancienne qu'aucune autre colonie française», ce qui, aux yeux d'un baron républicain, est un prélude à une insurrection contre de méchants Anglais monarchistes. Le héros du roman, Laurent de Haute garde descend

d'un ancêtre établi ici à l'époque du régiment de Carignan (1665). Laurent est fiancé d'Alice MacDaniel, une belle Irlandaise où se cache Barterèze, ennemi des patriotes, et amoureux fou d'Alice, d'un amour sans espoir. On le sent, le drame qui se noue se terminera dans la douleur et dans le sang.

Le Rebelle peint grossièrement l'Assemblée des six comtés à Saint-Charles; il mentionne l'existence du sinistre *Doric Club* et des six sections des Fils de la Liberté paradant à Montréal; et Thomas Storrow Brown, le général de l'armée patriote à Saint-Charles, est «atteint de maladie mentale». Là, le baron exagère: Brown était plutôt sous l'influence du whisky, qu'il se procurait en abondance à la distillerie de Wolfred Nelson, dans la paroisse voisine.

Le drame à saveur romantique se clôt par la mort des deux amants, Alice et Laurent.

Je reproche à l'auteur d'avoir situé au printemps de l'année 1838 les exécutions capitales des patriotes, en face de la prison, quand elles survinrent plutôt en décembre 1838 et au cœur de l'hiver de 1839.

Le baron Régis de Trobriand, né près de Tours, au château de Rochettes, s'était déjà exercé la main en France, en 1832, en faisant paraître *Les Gentilshommes de l'Ouest* qui traite du soulèvement vendéen. Après son arrivée à New York en 1839, il gagne le Bas-Canada où il recueille, tout chaud, sur le vif, le témoignage des patriotes défaits et écrasés sous la botte anglaise et la hargne des volontaires. Le sujet le passionne. De braves descendants de Français qui se colletent avec des bureaucrates monarchistes et bêtes, pour défendre la liberté, l'égalité et, pourquoi pas? la fraternité: voilà un beau sujet de roman!

Au pays, *Le Rebelle* fait des vagues pendant quelques années. En 1842, Louis Perrault, imprimeur de Montréal, est arrêté pour avoir engagé des jeunes gens à vendre le roman sorti des presses du journal *Le Fantastique*. Bien lui en prend: son arrestation fait augmenter les ventes en flèche. Le «juge de police» Driscoll, en charge du dossier, ne connaissait rien aux techniques de marketing. Mais ce n'était pas la première fois, dans la colonie, que le militaire et le littéraire étalaient leurs deux solitudes.

*

Il faut attendre un demi-siècle pour que la France daigne s'occuper une deuxième fois de notre révolution: *Famille-Sans-Nom*, de Jules Verne, paraît en 1889 aux éditions Hetzel, à Paris. Un roman riche en rebondissements.

Douze ans avant l'insurrection de 1837, à l'époque où on voulait liquider le gouverneur Dalhousie, un certain Simon Morgaz, avocat, qui fait partie du complot avorté, trahit les siens en acceptant une somme de 100 000 piastres, et recouvre sa liberté. Trois de ses complices arrêtés sont pendus, alors que Morgaz se hâte de disparaître avec femme et enfants. Sa femme Bridget est une riche Américaine dont il a dissipé la fortune au jeu. Reconnus et pourchassés partout comme des traîtres, les Morgaz s'enfuient en Ontario, près de Niagara, où Simon, rongé de remords, se suicide «d'un coup de pistolet dans le cœur». On découvre la somme d'argent sur le cadavre. Les fils Morgaz, Joann et Jean, rejettent leur patronyme comme une honte et deviendront des «Sans-Nom». Ils garderont cependant la fortune trouvée sur le cadavre de leur père et s'en serviront pour faire la révolution contre les méchants Britanniques.

La tête de Jean Sans-Nom est vite mise à prix, mais le patriote sait jouer d'adresse: «Il travaillait dans l'ombre et si mystérieusement que les principaux réformistes ne l'avaient jamais aperçu qu'en de rares circonstances. Autour de ce personnage s'était créée une véritable légende, qui lui donnait une influence extraordinaire sur l'esprit des masses.» La réputation de cet être mystérieux s'étend dans tout le Bas-Canada. On pense à Louis-Joseph Papineau, à l'époque, qui soulevait les foules. Mais Jean Sans-Nom est encore plus efficace et, surtout, il est un homme d'action. «Aux jours d'émeutes, il surgissait au plus fort de la mêlée; puis, à l'issue de la lutte, il disparaissait. Mais on sentait [...] que sa main ne cessait de préparer l'avenir.» Il devient tellement populaire que Clary de Vaudreuil, fille de M. de Vaudreuil, qui habite la villa Montcalm, sur l'Île Jésus, en tombe secrètement amoureuse, sans même l'avoir vu. «Il fallait reconnaître [...] que son influence était toute-puissante sur la population franco-canadienne. Par suite, une légende s'était faite autour de sa personne, et les patriotes s'attendaient toujours à le voir apparaître, agitant le drapeau de l'indépendance».

Par l'intermédiaire de maître Nick, un notaire qui a du sang huron dans les veines, Jean Sans-Nom fait parvenir aux chefs patriotes une grande partie de la fortune de son traître père. Il signe ses lettres: «Un Fils de la Liberté», convoque les patriotes à une réunion secrète à la villa Montcalm.

Pourchassé par le flic Rip, Jean se réfugie dans la famille du fermier Thomas Harcher, de *Chipogan*, près de La Prairie. Il fait la pêche en Gaspésie avec les fils Harcher, tout en faisant du prosélytisme. Cette famille Harcher, d'origine acadienne, compte vingt-cinq enfants. «Il importe, dit Jean Sans-Nom dans ses pérégrinations, que toute la population canadienne se lève au même jour, à la même heure, et que les bureaucrates soient accablés par le nombre!»

Entre-temps, Joann, le frère aîné de Jean, est devenu un sulpicien qui prêche le patriotisme avec fougue à Chambly. «On eût dit que sa voix vibrante sonnait comme un clairon, que son bras tendu agitait du haut de la chaire le drapeau de l'indépendance». On croit rêver.

Pour soutenir la cause canadienne, les Américains du Vermont fournissent poudre et fusils, transportés sur des cages. On croit re-rêver...

La première partie du roman se termine par une victoire de Thomas Harcher et ses fils qui, avec l'aide des Hurons, parviennent à repousser le flic Rip et ses associés venus arrêter Jean Sans-Nom. La scène se passe à la ferme, pendant un festin de noces.

Plus tard, avec l'aide de Viger, Jean réussit à délivrer à Longueuil le Dr Davignon et le notaire Desmarais, deux patriotes que la flicaille vient d'arrêter. Ici, notons une erreur de l'auteur, qui prénomme ce Viger Louis-Michel, quand il s'agit plutôt de Bonaventure.

Jean participe aux combats de Saint-Denis et de Saint-Charles; il sauve la vie à M. de Vaudreuil blessé au combat, en le conduisant à Maison-Close, à Saint-Charles, où Bridget, la mère de Jean, vit en clandestinité depuis longtemps. Accourus sur les lieux à la recherche de Jean, Rip et sa troupe reconnaissent Bridget, veuve Morgaz. C'est alors que le flair du flic devient effarant: «Une Morgaz, dit Rip, ne peut cacher un patriote», et il s'en va sans chercher Jean Sans-Nom, tapi dans une autre pièce.

Les patriotes ont tout de même essuyé bien des échecs, et Jean doit fuir. Pendant que l'abbé Joann essaie de ranimer le patriotisme des habitants de La Prairie et de s'allier les Hurons et maître Nick, on apprend que Jean Sans-Nom est prisonnier au fort Frontenac, sur le lac Ontario, à quelques lieues de Kingston. Jean, condamné à mort, reçoit la visite de Joann, son frère prêtre, qui n'est pas connu des gardiens et du major de la prison. Le bon frère propose à Jean de prendre sa place. Celui-ci accepte et s'en va, déguisé en prêtre, vers l'île Navy, rejoindre les insurgés. L'abbé sera fusillé à sa place, bêtement, et les gens du fort ont l'impression d'avoir éliminé Jean Sans-Nom.

L'action se transporte au Niagara, plus précisément à l'île Navy, où le flic Rip, déguisé en patriote, donne des renseignements aux bureaucrates de Chippawa, en agitant un fanal, la nuit. Jean retrouve Clary de Vaudreuil. Un combat sanglant s'engage sur l'île Navy, au cours duquel Jean est blessé. Avec

Clary, à bord du *Caroline*, il gagne le bourg de Schlosser, mais comme la seule auberge du lieu est bondée de monde, les misérables patriotes devront passer la nuit sur le navire *Caroline*. On est le 20 décembre 1837. Et c'est là que le lieutenant Drew, sur l'ordre du colonel MacNab, au mépris du droit, vient mettre le feu au navire, pendant qu'un certain McLeod exécute la basse besogne d'en égorger les occupants blessés ou endormis. «McLeod, le pistolet d'une main, la hache de l'autre, poussait des hurlements de cannibale». Les amarres sont rompues et le *Caroline* en flamme est précipité dans la cataracte du Niagara, emmenant avec lui un grand nombre de victimes, dont Jean et Clary.

Comment juger cette œuvre? Jules Verne était un visionnaire, dit-on. Il est toujours facile de l'être, cinquante ans après les événements. Mais je retiens de lui au moins cette phrase lapidaire, porteuse de leçon pour l'avenir: «Les insurrections, lorsqu'elles ne réussissent pas dès le début, ont peu de chances de réussir ensuite».

Et je laisse la conclusion à Amédée Papineau, fils de Louis-Joseph, en reproduisant une lettre qu'il écrivit à l'auteur, après avoir lu *Famille-Sans-Nom*. En transposant un peu, cette lettre inédite, essentielle, a des relents d'actualité.

*Manoir de Montebello
Co d'Ottawa, Province de Québec
9 février 1890*

Monsieur Jules Verne,

Je viens de finir la lecture de «Famille-Sans-Nom». Fils aîné, héritier, de ce Louis-Joseph Papineau que vous signalez dans votre œuvre; qui fut Président de l'Assemblée Législative de 1815 à 1840, comme aussi chef pendant quarante ans du parti Libéral réclamant les franchises constitutionnelles que l'on niait à son pays; je prends la liberté de vous offrir mes remerciemens, qui seront sans doute aussi ceux de tous mes compatriotes.

Personne ne pouvait mieux que Jules Verne populariser et consacrer, chez nos frères de la Vieille Mère-Patrie, les légendes de ces dignes rejetons, les fils de la Nouvelle-France, de cette lutte plus que centenaire pour la conservation des lois civiles, des croyances religieuses, de la belle langue, de leurs ancêtres. Aussi, le triomphe, la perpétuité, en sont-ils assurés désormais. Bien plus, le lien nominal qui retient encore le Canada à l'Angleterre, tout léger qu'il soit, se rompra d'un

commun accord avant longtemps. L'autonomie se couronnera de l'Indépendance.
Une Nation nouvelle prendra sa place au milieu des Peuples Souverains.

Fils de la Liberté, combattant pour elle à 18 ans, je ne verrai peut-être pas moi-même son triomphe absolu et définitif, mais j'ai foi que ce XIX^e siècle ne finira point avant cette Évolution de ma Patrie.

Si vous deviez publier une nouvelle édition, je vous suggérerais quelques légères erreurs à corriger(1). Elles passeront inaperçues en France; ici elles seront remarquées et donneraient prise aux critiques malveillantes des Argall, des Rip & Co., car la race des traîtres et des bureaucrates n'est pas toute éteinte.

Encore une fois, Monsieur, mille remerciemens.

J'ai l'honneur d'être

Votre très humble et reconnaissant serviteur.

Louis J. A. Papineau

N'ayant pas votre adresse précise, j'envoie chez vos éditeurs, Hetzel & Cie.(2)

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Voici quelques erreurs flagrantes, extraites de *Famille-Sans-Nom*, que Louis-Joseph-Amédée Papineau aurait sans doute voulu corriger:

- La marée du Saint-Laurent remonte jusqu'à l'Île Jésus;
- La paroisse de Saint-Pierre-les-Bosquets;
- Des perchotes au lieu des perchaudes.
- Ici, on sème le blé en mars.
- Et enfin, cette phrase: «Le Canada est, à proprement parler une puissance libre, sous le nom de *Dominion of Canada*, où les éléments franco-canadiens et anglo-saxons se coudoient dans une égalité parfaite».

2. ANQQ, P 417/8, Fonds Papineau: Amédée Papineau, *Lettres adressées à diverses personnes*, 1835-1898.